

LA SATIRE DU *VILAIN* A TRAVERS QUELQUES TEXTES DU MOYEN-AGE

Jusqu'en des temps récents le monde paysan n'a guère tenté les historiens de la culture. Privilégiant la réalité pré-industrielle et commerciale du XIV^{ème} siècle, historiens et critiques littéraires ont, volontairement ou non, ignoré la situation du contado et de ses habitants au profit des citadins et de la société urbaine¹. Si ces études fournissaient d'abondants renseignements sur les activités désignées désormais par les termes de « secondaire » et de « tertiaire », elles négligeaient trop souvent, semble-t-il, les rapports existant entre les différents secteurs économiques et notamment, les échanges qui s'effectuaient entre ville et campagne.

Sans nier l'importance du phénomène urbain, une partie de la critique historique a donc eu tendance, dans les dernières décennies, à remettre en question cette représentation pour montrer que la société urbaine, « marchande » et « bourgeoise » ne représentait qu'un aspect de la réalité du XIV^e siècle². L'historien anglais P. Jones a notamment avancé des nuances importantes en ce sens, montrant d'une part que seules quelques régions connaissaient un développement industriel et commercial, d'autre part que même dans les capitales l'économie n'était pas aussi diversifiée qu'on l'a prétendu « Accotée au commerce, reliée à lui, dans toutes les villes, de toutes les régions, était omniprésente l'influence de la terre »³.

Source essentielle de subsistance puis de richesse et de pouvoir, la terre occupe par conséquent une place prépondérante au sein même d'une société au profil pré-capitaliste. Aussi bien sa présence est-elle largement attestée dans les statuts communaux et les actes notariés de l'époque tout comme dans sa

¹ Cette tradition est représentée notamment par A. Saponi et Y. Renouard, parmi les historiens, par V. Branca, en ce qui concerne la critique littéraire.

² Voir G. LUZZATO, *Breve storia economica dell'Italia medievale*, Torino, Einaudi, 1958, p.123-126; R. ROMANO, *Tra due crisi : l'Italia del Rinascimento*, Torino, Einaudi, 1971, p. 29-30; P. JONES, *Storia d'Italia Einaudi, Annali*, Torino, Einaudi, p. 188-335.

³ P. JONES, op.cit., p. 37.

production littéraire et iconographique.

Les dernières découvertes dans le domaine historique se sont doublées récemment d'une recherche en littérature comme en témoignent les travaux du Centre de Recherches sur la Renaissance italienne. Des études effectuées essentiellement sur un corpus de textes du XVI^e siècle, il ressort que les écrivains adoptent vis-à-vis de la campagne et du monde qui l'habite une position en apparence complexe et nuancée : « Ces auteurs sont conduits à proposer du monde campagnard des images toutes déformées par leur idéologie de classe, mais assez variées pour sembler à première vue de nature opposée... Au vrai ces attitudes extrêmes procèdent, ainsi que la riche gamme des attitudes plus nuancées, d'un refus identique (...) de représenter le paysan dans son authenticité profonde...»⁴

Refus délibéré ou réflexe de caste, force est de constater que les écrivains donnent du paysan une représentation somme toute assez utopique et dans l'ensemble non exempte de mépris : mythifié ou, le plus souvent, ridiculisé, le personnage du vilain est destiné de toute façon à un rôle marginal de faire valoir ou de repousser des valeurs nobiliaires.

Si l'on remonte aux textes du Moyen Age, on enregistre aux XII^e et XIV^e siècles ce même parti pris à l'égard du paysan. Quels que soient leur emploi ou leur fortune (qu'un auteur comme Boccace prend toujours soin de préciser), les ruraux finissent par constituer à l'intérieur des récits une race indifférenciée, tenue pour inférieure. Cette manière de considérer la classe paysanne (conception attestée par les statuts juridiques) nous est révélée d'abord par les mémoires et autres écrits des bourgeois, tout comme par ce genre littéraire spécifique qu'est la satire du vilain.

A quelques siècles de distance, la littérature propose donc par le biais de la satire un portrait très semblable du paysan, plus proche d'une image mentale relevant d'une manière de penser le monde que d'un document objectif. Que plusieurs générations successives d'écrivains aient affiché leur mépris pour les ruraux en leur attribuant tous les vices jusqu'à les rendre responsables parfois de la décadence d'une société, jetant ainsi l'anathème sur ceux qui précisément leur assuraient le ravitaillement, voilà ce qui fait problème.

Pourquoi ce mépris et cette haine alors que la ruralisation, dès le XIII^e siècle, a fait des *rustici* l'instrument essentiel de la production et du profit ? De plus, pourquoi cette violence dirigée contre eux en Italie et hors d'Italie par toutes les catégories sociales ?

⁴ A. ROCHON, *Ville et campagne dans la littérature de la Renaissance*, C.I.R.R.I., Université de la Sorbonne Nouvelle, 1976.

Avant de proposer des éléments de réponse, il paraît utile de consulter les textes où s'est sémantisé pour la première fois ce rejet. Le relevé des éléments satiriques les plus représentatifs nous mettra sur la voie pour tenter ensuite une analyse des motifs pour lesquels les écrivains du XIII^e siècle et du XIV^e ont choisi ce mode de représentation du paysan.

Le premier critique qui se soit intéressé à la satire du vilain est F. Novati, dans ses *Carmina Medie Aevi*⁵. F. Novati se demande comment on a pu passer de la représentation du bon cultivateur - du *pius agricola* dont les vertus sont chantées par Virgile, Hésiode et Théocrite - à une satire qui le ravale au rang de bête puante et malfaisante, « senza che mai una voce si sia levata per difenderlo ». Dix ans plus tard, D. Merlini nuance la pensée de son prédécesseur⁶, tout en apportant des éléments de réponse. Alléguant l'arrière-fond social, il évoque les turbulences que la croissance économique suscite au sein de la société où l'on montre du doigt les parvenus terriens, tandis que le paysan qui a émigré à la ville va grossir les rangs du sous-prolétariat ouvrier⁷.

S'il est, partant de là, relativement facile de voir dans la satire l'expression d'un préjugé de classe, on peut s'interroger sur le but qu'elle poursuit. Puisqu'en effet, comme le suggère D. Merlini, il faut pour comprendre la satire la replacer dans son milieu naturel qui est la société, il faudra aussi en déterminer la fonction utile, autrement dit la signification sociale. Avant d'aborder l'étude des éléments visés dans la satire, il convient donc d'examiner quel est son arrière-fond sociologique et, plus particulièrement, les causes qui ont pu déterminer la naissance de ce courant anti-paysan.

L'hostilité à l'égard des paysans semble avoir été dictée à l'origine par un sentiment de peur.

Le XIV^e siècle est en effet, d'une manière générale, le siècle d'une longue crise sociale : partout, on assiste à des révoltes de paysans (et, en ville, à des révoltes d'ouvriers salariés). Ces révoltes sont parfois d'une extrême violence. Ainsi en 1384 la région de Parme est le lieu d'affrontements sanglants; en 1387 les *tuchini* mettent à feu et à sang le Canavese et le territoire de Vercelli.

Ces révoltes sont le plus souvent anarchiques, mal organisées et mal

⁵ F. NOVATI, *Carmina Medie Aevi*, Firenze, Libreria Dante, 1883.

⁶ D. MERLINI, *Saggio di ricerche sulla satira contro il villano*, Torino, Loescher, 1894. Merlini distingue une satire positive et une satire négative. Il parle de satire négative lorsque les éléments constituent les tares qui maintiennent le vilain dans son état d'infériorité, de satire positive quand ses défauts (essentiellement la violence, l'orgueil et la ruse) pourraient constituer un moyen de libération et donc une menace de l'ordre établi.

⁷ Cité par M. FEO, *Dal pius agricola al villano empio e bestiale*, In : « Maia », n. 20, 1968.

coordonnées. Elles ne s'inscrivent dans aucun programme précis⁸. Le mécontentement s'exprime la plupart du temps à travers des slogans superstitieux et millénaristes : tel le mouvement animé, au siècle précédent (1260), par Fra Dolcino ou au XIVE par la secte des Fraticelles dont la prédication joue un rôle non négligeable dans l'expression des revendications populaires (surtout en ville, d'ailleurs).

Quoi qu'il en soit, ces mouvements témoignent les plus souvent des nouvelles conditions de vie et de travail qui se sont instaurées, beaucoup plus dures qu'au XIIIe siècle.

Au XIVE siècle la condition des paysans ne s'est guère améliorée, elle tendrait même plutôt à s'aggraver. De l'an Mil au XIIIe siècle, l'Occident avait connu une prospérité croissante dont jouissait également l'Italie. Les paysans avaient bénéficié d'une très légère amélioration de leur nourriture, de leur outillage et de leur condition sociale grâce au progressif affranchissement du servage. Mais au XIVE siècle les paysans retrouvent leur misère. Le servage n'y est pas juridiquement rétabli, mais les nouveaux propriétaires terriens vont imposer à la paysannerie une condition beaucoup plus dure qu'elle ne l'a été depuis l'an Mil. Ces nouveaux propriétaires sont des bourgeois et non des nobles, ce qui signifie qu'ils ne se sentent nullement liés par les liens féodaux qui unissaient le seigneur à ses paysans. Ils se montrent souvent beaucoup plus exigeants que les anciens propriétaires nobles : en particulier ils apportent dans leurs comptes avec les fermiers leur longue pratique d'une comptabilité soignée, méticuleuse, et leur recherche de la rentabilité. Quant aux autres propriétaires, familles féodales ou monastères, ils sont beaucoup plus âpres au gain, plus exigeants aussi car ils manquent d'argent.

A la ville, la condition des paysans émigrés rejoint celle des ouvriers salariés. Exploités comme eux par la bourgeoisie d'affaires, les nouveaux venus sont, de plus, tenus à l'écart par le prolétariat citadin qui les considère comme ses ennemis.

La crise de la production textile dans les centres urbains vient exaspérer, de surcroît, la concurrence entre les centres de production citadins et ruraux. Les salariés citadins du textile entreprennent de fréquentes opérations de vandalisme contre les ateliers ruraux de fabrication : moins payées qu'eux, les fileuses paysannes leur font concurrence. Ainsi, à l'intérieur d'une même catégorie, celle des salariés du textile, le peuple est divisé.

En définitive, les paysans, qu'ils vivent à la ville ou à la campagne, sont

⁸ Il convient à ce propos d'indiquer le décalage sensible qui sépare une révolte comme celle des Ciompi, lesquels ont des revendications précises et demandent à être intégrés dans le système corporatif qui est l'axe de la vie politique florentine, et les révoltes paysannes dont le programme est moins articulé.

misérables et ils ont l'impression, tout à fait justifiée, qu'ils sont exploités et maintenus dans le bas de la hiérarchie sociale depuis toujours. On ne peut s'étonner, dans ces conditions, que le fond de la mentalité paysanne soit un perpétuel mécontentement qui éclate parfois en révolte.

La plupart du temps cependant, le paysan réagit aux vexations par des moyens détournés : c'est le maraudage sur les terres du noble, le refus de livrer des redevances en nature, l'opposition passive. A la peur succède la suspicion voire l'indignation de la part de leurs adversaires sociaux. Dans son *Libro di buoni costumi*, le contemporain de Boccace, Paolo da Certaldo écrit « La villa fa buone bestie e cattivi uomini, e pero vale poco; sta a la città, e favvi arte o mercatantia, e capiterai bene »⁹. Au début du XVe siècle, le marchand Giovanni di Pagolo Morelli multiplie les recommandations pour la surveillance du travail des paysans et il ajoute : « e facendo questo dovroi essere poco da loro ingannato e sarai amato più che gli altri e sarannoti riverenti, secondo loro, e ara quello bene di loro, ch'è possibile avere »¹⁰.

A ces déclarations s'ajoutent les témoignages plus ou moins camouflés des productions littéraires.

Le premier document que nous possédions nous livre assez de renseignements pour que nous puissions déceler la présence de cet antagonisme de « classe » au sein même de la société féodale. Il s'agit d'un long poème en vers, attribué à un certain Matazone de Caligano et daté de la première moitié du XIIIe siècle. Le paysan est introduit en ces termes :

Li era un vilano
Orgoglioso e grifano
Denanzi al suo signore
Favelà con rumore¹¹

Ce que nous percevons dans ces paroles en dit long sur les rapports qui existent au seuil du XIIIe siècle entre seigneurs et paysans. Le temps n'est plus à la crainte et à la révérence. Les paysans deviennent téméraires, insolents : ils

⁹ Paolo de CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, a cura di A. Schiaffini, Firenze, Le Monnier, p. 91, « La campagne produit de bonnes bêtes et de mauvais hommes, c'est pourquoi elle ne vaut pas grand chose. Demeure à la ville et devient artisan ou marchand : tu t'en trouveras bien. »

¹⁰ Giovanni di Pagolo MORELLI, *Ricordi*, a cura di V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956, p. 232-236.

« (...) agissant de la sorte tu ne seras point roulé par eux et tu seras plus aimé que les autres; ils te respecteront à leur manière et tu obtiendras d'eux tout le bien que l'on peut obtenir. »

¹¹ Matazone da CALIGANO, *La nascita dei villani e come devono essere trattati*, v. 133-136, dans *Poeti del Duecento*, a cura di G. Contini, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960.

« Là se tenait un vilain/ menaçant et fier/ devant son seigneur/ il parlait à grands cris » .

osent sortir du rang.

Matazone discerne très clairement les implications de cette attitude qui peut déboucher sur une révolution. D'où ses conseils au seigneur pour qu'il se montre vigilant, qu'il garde ses distances. Le paysan se plaint-il de son sort ? C'est un ingrat, un rebelle. Il faut le tenir en bride, rabaisser sa jactance par un surcroît de travail. Pour l'auteur c'est l'occasion de rappeler les obligations des travailleurs envers leurs maîtres. A travers la description par le menu de ses tâches, il nous offre ainsi un tableau de la condition paysanne au XIIIe siècle et des contraintes sous lesquelles elle ploie.

La fracture cependant est ailleurs. Elle est plus profonde. Au début du poème Matazone fait mention de ses origines et emploie l'épithète vilain. Le terme pourtant, loin de ne désigner que l'habitant des villes (fermes) recouvre aussi une signification morale :

D'un vilano fo nato
 Ma non per lo so grato
 Però che in vilania
 No vose compagnia
 Se no da li cortexi
 Da chi bontà impexi
 Per bona nutritura...»¹²

Noble/vilain : ce couple de vocables constitue en réalité la clef d'un système de valeurs construit sur une opposition entre la courtoisie et la vilénie. Opposition entre deux aspects sociaux (la cour du seigneur et ce qui est extérieur à elle), certes, mais aussi entre deux manières d'être et de se comporter. Le terme finit donc par désigner tous ceux qui ne sont pas d'origine noble, qui n'ont pas de nobles manières, aussi bien le paysan miséreux que le parvenu issu de la vilénaille. En cette première moitié du XIIIe siècle, évoquer l'orgueil du vilain c'est rappeler aussi, par conséquent, que tout ce qui est étranger à la classe féodale est susceptible de compromettre un ordre jusque-là bien établi. Et le rappeler, c'est convier la société à se montrer vigilante.

L'Eglise pour sa part, dans sa doctrine officielle, sert les intérêts de l'aristocratie. Tandis que les Ordres Mendians en appellent à la fraternité des pauvres, à l'effacement des distinctions sociales, les membres du clergé

¹² Matazone da CALIGANO, op.cit., v. 1-7.

« D'un vilain fus engendré/ mais ne lui en sais point gré/ car dans l'état de vilain/ je ne veux pas de compagnons/ autres que courtois/ ceux qui en me nourrissant de bonnes manières/ m'ont appris le bon comportement...»

prêchent le devoir et surtout le devoir de soumission. Ils écrivent qu'il existe un type d'homme qui « non est natus operari secundum virtutem intellectus proprie, sed virtutem et rationem operandi accipiens ab allo oboediens operatur »¹³, en d'autres termes un type d'homme né pour obéir, étant privé des vertus de l'entendement¹⁴.

Maintenu dans l'obéissance, le paysan est de ce fait considéré comme un chrétien de rang inférieur en raison de la position qu'il occupe.

Rabaissé par la doctrine officielle, exploité par ailleurs par les propriétaires ecclésiastiques, le paysan est également moqué par les clercs, détenteurs de la culture. La nouvelle 111, 8 du *Décameron*, pour ne citer qu'elle, révèle les rapports que le clergé entretenait avec la masse paysanne et De Sanctis, dans une note, souligne que « les ecclésiastiques riaient aux dépens du peuple car le fait d'en rire était signe de culture ».

Les témoignages de ce sentiment aristocratique de supériorité sont néanmoins en nombre assez réduit. La plupart des oeuvres satiriques plus tardives (XIVe-XVe siècles) sont issues du milieu « populaire » : il s'agit de proverbes, d'altercations, de nouvelles qui mettent en situation le paysan selon une typologie bien marquée.

Le domaine de la *novellistica* auquel nous emprunterons quelques témoignages¹⁵, est sans doute le plus fécond en documents de ce type. Fait remarquable : tous les textes examinés donnent une même représentation du paysan et ce, malgré les distances chronologiques et la (relative) mobilité des structures sociales. Cette similitude indique donc la présence et la permanence d'un topos sur la signification duquel il faudra s'interroger.

Un premier élément de réponse réside dans l'origine commune des conteurs : appartenant au milieu « bourgeois » des villes, conditionnés par une culture aristocratique, ces derniers font une part relativement restreinte au monde des campagnes, lui préférant celui des cours et des villes. Dans le *Décameron* l'ouvrage le plus représentatif du genre - les rustres n'apparaissent en tant que protagonistes que dans une douzaine de nouvelles tout au plus et la plupart du temps, ils font office de simples comparses, auxiliaires ou témoins de l'action.

¹³ Saint THOMAS d'AQUIN, *Summa contra gentiles*, 111, 81.

¹⁴ M. BLOCH, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, 1939.

M. Bloch relève la synonymie entre « serf » et « vilain ». Le travail est servitude : il dégrade, il avilit, il aliène, « l'idée que les travaux agricoles ont quelque chose d'incompatible avec la liberté correspond à de vieux penchants de l'esprit humain ».

¹⁵ Nos textes de référence sont les suivants : *Il Novellino* (dernier quart du XIIIe s.); BOCCACE, *le Décaméron* (1349-1351); SACCHETTI, *Il Trecentonovelle* (1392-1399 ?); SERCAMBI, *Novelliere* (vers 1390); SERMINI, *Le Novelle* (vers 1424); Poggio BRACCIOLINI, *Facezie* (1438-1452).

Cependant, bien qu'ils ne soient qu'une minorité, le traitement des personnages rustiques n'en est pas moins significatif. A l'exception de Sercambi peut-être, comme nous le verrons plus loin, les écrivains toscans leur attribuent un rôle de victimes : dans les relations qu'ils établissent avec leurs supérieurs (nobles, clercs, bourgeois possédants), les personnages qui appartiennent au monde rural sont constamment vaincus et dominés. Leur sottise les destine d'avance à l'échec. Si l'on trouve parmi eux des personnages intelligents ou de « noble cœur », toute promotion sociale leur est interdite, en principe sinon en fait. Boccace, dans *L'Épître à Pino de' Rossi* condamne les « Popolani »¹⁶ arrachés à la glèbe, à la charrue et à la truelle et élevés à la plus haute magistrature

Quant au Siennois Gentile Sermini, il exprime son hostilité envers les paysans parvenus sous la forme d'un dicton grivois - « ne mets pas de rat dans ta bourse, si tu ne veux pas qu'il te mange ce qui pend », où l'allusion aux dangers que comporte le décroissement des classes est trop évidente pour qu'on y insiste¹⁷.

On trouve bien sûr quelques exceptions comme Griselda (*Déc.*, X, 10) et Pincaruolo (*Novelliere*, XIII), cas uniques d'une promotion sociale méritée. Cependant le triomphe de Griselda s'inscrit dans une perspective hagiographique qui exclut toute vraisemblance sociale alors que la réussite de Pincaruolo en appelle au merveilleux. L'un et l'autre enfin font preuve d'un absolu respect de la hiérarchie sociale.

Dans l'ensemble donc, et chez la plupart des écrivains, le paysan fait l'objet d'une représentation violente et virulente qui descend en droite ligne des fabliaux français. Certes, les précisions fournies au passage sur la vie des ruraux témoignent d'une bonne connaissance de la condition paysanne. Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque au XIV^e siècle la ville entretient des rapports étroits avec la terre tant sur le plan collectif que sur le plan individuel : G.Sermini évoque dans une des nouvelles de son recueil ses propriétés dans le contado et Boccace fait largement référence aux possessions des riches bourgeois dans les environs de Florence. En revanche, il est tout à fait remarquable qu'aucun discours ne fasse état des conditions de vie des ruraux, extrêmement mauvaises malgré la hausse des bénéfices agricoles. Cette indifférence pour le monde paysan dans sa réalité quotidienne, doublée d'une tendance à la représentation hyperréaliste, révèle le fossé qui sépare l'univers

¹⁶ G. BOCCACCIO, *Opere minori*, Milano, Sonzogno, s. d.

Le popolano est un citoyen appartenant à l'organisation du Popolo florentin, opposé aux Magnat!. A travers eux, Boccace vise plus précisément les familles dirigeantes venues récemment du contado, et qui disputent le pouvoir à l'ancienne aristocratie féodale et urbaine.

¹⁷ *Le Nouvelle*, XXXII,

rural de l'univers urbain dans l'imagination collective.

Si on rassemble maintenant ces observations d'ordre général, il apparaît qu'au-delà des différences de classe et de fonction un même préjugé régit la pensée de nos auteurs. « Ignoble » parce qu'il travaille de ses mains, le paysan est situé au plus bas de l'échelle sociale. Qu'il ne puisse faire autrement parce que pauvre et assujéti à sa condition, cela n'intéresse pas ses contemporains. Son état s'est décidé avec sa naissance, et la place qu'il occupe a été fixée par Dieu.

S'appuyant sur le principe de division fonctionnelle, ces auteurs entendent ainsi marquer la distance et dresser une barrière entre les gens du haut de la hiérarchie et ceux du bas. Fustigeant par ailleurs celui qui ose sortir de son « ordre », ils assignent à chacun une place définitive, un rang dont il ne peut sortir sans encourir l'anathème pour orgueil. La critique - on le voit ici - est mise au service d'une idéologie de classe qui n'a rien - et ne peut rien avoir - d'égalitaire ni même de démocratique malgré les impulsions qu'elle reçoit par le bas¹⁸.

Chez les narrateurs, ce rejet n'est jamais explicité, il traverse le discours sans jamais donner lieu à des déclarations expresses. C'est seulement dans le jeu des oppositions, à travers le lexique et les situations, qu'apparaît la marginalisation du vilain. C'est là par conséquent qu'il faut aller le chercher.

Le mépris qui écrase les ruraux est d'abord attesté par certains glissements sémantiques. Durant le Haut Moyen-Age, « rusticus » est un terme très général qui désigne celui dont l'essentiel de l'existence se passe à la campagne et qui donc est étranger aussi à la culture des villes. De même le « paganus » est l'habitant du « pagus », le paysan, mais également le païen, qui demeure attaché à certaines traditions païennes et barbares. D'où le stéréotype qui caractérisera le paysan par la suite jusqu'au XVI^e siècle et qui l'assimilera, comme nous le verrons, aux forces du mal.

Quoi qu'il en soit, c'est le terme « villano » qui est employé à partir du XII^e siècle pour désigner l'habitant des fermes (les « ville ») en général, par opposition au « cittadino » : ainsi dans le *Décameron* (111, 8), Ferondo est dit « ricchissimo villano » en référence à son origine locale. Parfois le terme renvoie à l'extraction sociale d'un individu comme dans cet autre épisode du *Décameron* où une belle-mère d'origine noble rappelle la filiation bestiale de son gendre, issu de la vilenaille, en ces termes : « ercatantuzzo di feccia d'asino

¹⁸ Parler d'une idéologie de classe alors qu'on a affaire tantôt à une noblesse de cour tantôt à un patriciat bourgeois peut paraître à juste titre réducteur. Sans vouloir nier des différences qui sont allées jusqu'à l'opposition et au conflit, on peut admettre cependant une identité de point de vue de la part de classes tout à tour dominantes. Menacée dans son hégémonie par la revendication populaire - en fait par ceux qui sont exclus de la puissance-l'élite au pouvoir réagit chaque fois en maintenant rigoureusement les divisions sociales.

»¹⁹. La courtoisie étant une prérogative des gens bien nés, le terme « vilain » finit par désigner un type d'homme qui est la négation de toutes les qualités courtoises : « cortesia fu lui esser villano » dit Dante de Frate Alberigo; pareillement on lit dans le *Décameron* que « una gentil donna di Guascogna (...) da alcuni scellerati uomini villanamente fu oltraggiata »²⁰.

Mais le vilain est aussi le non civilisé en ce qu'il est différent du citadin qui est pour sa part « urbano » et « civile ». Cette acception légèrement différente du terme, mais qui revêt elle aussi un caractère moral, trahit la différence de culture, perçue comme une différence d'éducation, entre ville et campagne. Cette différence est illustrée par la nouvelle de Cimone, condamné à vivre à la campagne en raison de sa rusticité et incapable de nourrir « nel rozzo petto (...) alcuna impressione di cittadinesco piacere » ; à l'inverse, Federigo degli Alberighi, contraint par la fortune adverse de se retirer sur ses terres, ne s'y résout que parce que « (non gli pareva) più potere esser cittadino come desiderava »²¹. Ainsi la rusticité s'oppose désormais à la noblesse.

Les descriptions qu'on donne du paysan insistent d'ailleurs principalement sur ce qui le distingue des autres : sur son altérité.

Différent des autres, il l'est déjà par sa naissance. Le poème de Matazone, bâti sur l'opposition noble/vilain, attribue à chacun une origine différente : alors que le noble est né du mariage d'une rose avec un lys, « de (un) malvaxio vento nascé el vilan puzolento » - d'un vent méphitique, soufflé par un âne, naquit le vilain puant. La coupure de classe se trouve donc justifiée par une inégalité naturelle: le vilain est impur. Au-delà c'est l'oppression seigneuriale qui trouve un argument dans cette naissance sui generis puisque par les souffrances que le travail impose, le vilain rachète - selon la morale religieuse - ses souillures originelles. « Oint qu'il fut de misères » dit le poème.

L'exemple offert par le poème de Matazone n'est pas un exemple isolé, on trouve une variante de ce code génétique dans un ballade populaire de la même époque où il est dit que « (il) malvaxio rio villano da un rabbioso cano (fu) ingenerato »²².

Tout un secteur de la production satirique développe par ailleurs ce thème de l'impureté originelle des travailleurs qui suent, qui puent et qui vivent comme des bêtes.

Au début du XIVe siècle, Cene della Chitarra dans sa reprise parodique de la « couronne » de sonnets de Folgore, oppose les réjouissances prises en

¹⁹ *Déc.*, VII, 8 : « merde d'âne de marchand » .

²⁰ *Déc.*, I, 9 « Une noble dame de Gascogne fut vilainement outragée par des scélérats » .

²¹ *Déc.*, V, 1 : « dans son cœur grossier aucune émotion raffinée » , et V, 9 : « jugeant qu'il ne pouvait plus mener à la ville la vie qu'il souhaitait (...) » .

²² Op.cit. : « le vilain malfaisant fut engendré par un chien enragé » .

compagnie de jeunes filles à la compagnie des vilains :

« Intorno questo sianovi gran bagli Di villan scapigliati e gridatori Dai quali risolvàn si fatti sudori Che turben l'aire sì che mai non cagli ».²³

Dans un recueil d'*exempla* en ancien italien on trouve dans la même veine la légende du vilain ânier. Un ânier qui passait devant la boutique d'un parfumeur fut pris de malaise en respirant les effluves « essendo stato nutrito en lo fango e lo fetore della stalla »²⁴. Et l'auteur de conclure qu'il ne retrouva ses esprits qu'après avoir respiré du fumier. Vivant parmi les animaux, les paysans sont par voie de conséquence assimilés à eux. Dans la nouvelle XII, Sermini établit une analogie entre les deux espèces : « se non che l'occhio pure animali razionali li considera, assai piuttosto animali bruti meritavano esser chiamati per le operazioni loro di tanto essere zotichi, grossi e materiali »²⁵. Parfois l'intention satirique de l'auteur s'affiche plus simplement dans les surnoms donnés aux personnages rustiques. Dans la VI, 10 du *Décameron*, le valet frate Cipolla est dénommé Guccio Balena, Guccio Porco; de même dans la V, 1, Galeso est appelé Cimone autrement dit Bestione, en raison de ses manières incultes.

La parenté avec les bêtes est alléguée en particulier à propos des rapports amoureux. Incapables de maîtriser l'impetus, les paysans s'accouplent comme du bétail, laissant libre cours aux pulsions de la nature. Cette activité est perçue par ceux qui s'adonnent au plaisir de l'amour comme l'envers de la fin'amor, de l'amour courtois. Elle peut être présentée, dans le meilleur des cas, comme les ruses d'une nature (cette nature dont se réclame par ailleurs une idéologie qu'il faut bien appeler bourgeoise) qui arrive à faire valoir ses droits en dépit des préjugés des hommes. Ainsi pour Boccace : « sono ancora di quegli assai che credono troppo bene che la zappa e la vanga e le grosse vivande e i disagi tolgano del tutto a' lavoratori della terra i concupiscibili appetiti »²⁶. Pourquoi? Parce que l'amour, selon la conception aristocratique

²³ CENE DELLA CHITARRA, dans *Poeti giocosi del tempo di Dante*, notes de M. Marti, Milano, Rizzoli, 1956 : « Qu'il y ait tout autour de grandes danses/ (exécutées par) des vilains échevelés et bruyants/ exhalant de telles odeurs/ que l'air en soit troublé à jamais. »

²⁴ F. ULRICH, Recueil d'exemples en ancien italien, in : « Romania », XII, 1884, n. 49.
« , ... ayant été élevé dans la boue et la puanteur de l'étable ... ».

²⁵ *Le Novelle*, XII « si ce n'est que l'œil les considère comme des animaux doués de raison, ils mériteraient bien plutôt l'appellation de bêtes brutes, à cause de leurs manières frustes, grossières et basses ».

²⁶ *Déc.*, 111, 1 : « Bon nombre de personnes, d'autre part, sont promptes à croire que le maniement de la pioche et de la bêche, la nourriture grossière et les privations ôtent

courtoise, est gratuit, qu'il ne saurait fleurir que dans l'otium²⁷. Boccace innove donc ici, en accordant au personnage de Masetto des appétits naturels et l'astuce nécessaire pour les satisfaire. Il ne va pas plus loin cependant.

S'il reconnaît en effet au paysan un désir sexuel, il ne lui accorde aucun droit à la passion d'amour. Dans les nouvelles qui mettent en scène des personnages rustiques, nous chercherions en vain par exemple, les traces d'une passion comparable à celle que connaissance pourtant deux « humbles », ouvriers de la laine, Simona et Pasquino²⁸.

Ce que nous percevons des relations entre paysans est donc placé sous le signe de la simple pulsion sexuelle. Dans la VI, 10 du *Décameron*, l'empotement du valet Guccio est comparé à la précipitation du vautour fondant sur une charogne. Cette image, riche en sous-entendus obscènes, se complique d'une notation polémique à l'égard de l'objet du désir : Nuta est « grassa e grossa e piccola e mal fatta, con un paio di poppe che parean due ceston da letame »²⁹.

Quand elle n'est pas aussi caricaturale, l'évocation de la paysanne insiste moins sur sa beauté que sur sa santé et sa fraîcheur. Ces qualités physiques, quand elles s'accompagnent d'attributs moraux tels que la vénalité, en font la proie désignée de leur confesseur. Ainsi pour Monna Belcolore « la qual era pure una piacevole e fresca foresozza, brunazza e ben tarchiata ed atta a meglio saper macinar che alcun altra »³⁰. L'amour est ici simple commerce, réductible d'ailleurs aux termes d'un marché.

Plus proches des bêtes que des hommes, les rustres sont d'une saleté proverbiale. A l'exception du *Novellino*³¹ où la propreté d'un paysan est citée en exemple, les conteurs insistent fortement sur l'aspect répugnant de leurs personnages.

complètement aux travailleurs de la terre tout appétit charnel ».

²⁷ Le traité *De l'Amour* d'André LE CHAPELAIN est sur ce point d'un intérêt capital. Dans le livre 1, chap.XI, André exclut tous les travailleurs de la vie amoureuse, les rejetant dans la bestialité.

²⁸ *Déc.*, IV, 7.

²⁹ On pourrait objecter que ces deux personnages ne sont pas des paysans. Ce sont en fait d'ex-paysans reconvertis dans la domesticité. Leur origine rustique, en l'absence de référence plus pertinente, peut être alléguée.

³⁰ *Déc.*, VIII, 2 « (Belcolore) était une appétissante et fraîche paysanne, bien brune et solide et plus douée que tout autre pour moudre le grain ».

Le comportement du religieux face à la femme de basse extraction, a un fondement rhétorique : « s'il arrive que tu sois saisi du désir d'aimer une femme de basse condition, et si tu peux obtenir d'elle l'occasion propice, tu ne dois pas te retenir, mais prendre ton plaisir sans chercher d'autres occasions » (A. Le Chapelain, op.cit.).

³¹ Il s'agit de la nouvelle XXIII qui met en présence un seigneur et un paysan. Plus que l'éloge de la vertu du rustre - en l'occurrence sa propreté qui apparaît comme une exception digne de récompense - ce sont les qualités de l'empereur qui sont en définitive célébrées : sa bienveillance et sa libéralité.

Sermini, chez qui l'on trouve la satire la plus virulente, s'étend avec complaisance sur « le presenze loro brutte e lorde : affumati, onti, mal vestiti e peggio calzati : le barbe loro, dalle pecore preseno esempio, l'anno due volte tosolate »... Détaillant les différentes parties du visage, décrivant les corps difformes couverts de matières dégoûtantes, il complète le portrait par des notations sur leurs vilaines manières : « Non dico del soffarsi chè sempre in palma di mano ogni cosa ricevono, la qual sempre sul petto si forbono »³².

Ailleurs, il décrit avec force détails leur façon de manger : « (Mattano) nato ed allevato in contado, è uso di panberare la mattina due o tre volte... empiendo la minestra con lunghe fette di pane partite sul petto, e rammorsale, insupparle più volte, e delle mani sue quando sono onte, non sapprebbe che farsene, uso a forbirle sul petto od ae fianchi, per non imbrattare le bianche tovaglie e li panni di dosso. »³³

Situé en tête d'un récit ou venant l'interrompre, des passages comme ceux que nous venons de citer sont peu fonctionnels par rapport à l'action. Leur raison d'être est ailleurs, dans l'effet comique qu'ils produisent. Peu risible en lui-même, le caractère repoussant du vilain le devient par simple effet de transposition : transposition du solennel en trivial ou, si l'on préfère, du registre descriptif élevé en registre bas. Le paysan laid, hirsute et grossier est tout le contraire d'un noble qui est beauté et courtoisie. Le comique naît de cette transposition, familière à un public averti.

D'autre part, si la société policée du XIV^e rit de l'apparence du vilain, de ses mœurs bestiales, son rire n'est pas absolument désintéressé. Il y entre l'intention d'humilier, de disqualifier ceux qui dans la scène du monde se présentent parfois comme des rivaux, à savoir les parvenus de la plèbe. La classe dominante se remplit en effet progressivement de gens dont les parents travaillaient de leurs mains et qui ont gagné assez d'argent pour ne plus avoir à le faire; de gens capables par conséquent, par la puissance que leur confère la richesse, de s'approcher du pouvoir.

La *Novellistica* est remplie de ces figures de nouveaux riches issus de la vilenaille qui veulent singer les manières des gens bien nés. Dans la nouvelle « D'un pelletier qui se rendait à la ville pour acheter un pourpoint », le

³² *Le Nouvelle*, XII : « leurs personnes repoussantes et sales : noirs de fumée, tachés de graisse, mal habillés et encore plus mal chaussés; leurs barbes, à l'instar des moutons, tondues deux fois par an ... Il ... « Je ne dirai rien de leur façon de se moucher car ils reçoivent tout dans leur paume qu'ils essuient toujours sur leur poitrine » .

³³ *Le Nouvelle*, XXV « (Mattano) né et élevé à la campagne, a l'habitude de casser la croûte deux ou trois fois chaque matin ... en trempant, après les avoir mordues, plusieurs fois dans la soupe de larges tranches de pain qu'il a auparavant taillées en prenant appui sur sa poitrine; il ne saurait que faire de ses mains pleines de gras, habitué qu'il est à les nettoyer sur sa poitrine ou sur ses côtés pour ne pas salir les nappes immaculées et les vêtements qu'il a sur lui » .

personnage est cruellement puni pour avoir manqué de discrétion, ce qui signifie dans le vocabulaire de l'époque, n'avoir pas su rester à sa place »³⁴. Dans une autre nouvelle de Sermini, précédemment citée, le grossier Mattano est moqué en raison de ses prétentions et rejeté vers la vilenie, à la suite d'un rituel d'investiture parodique : « questa bacchetta di canna vana e votia col papavero suvi, nelle mani vostre degnamente assegnamo, come dritto e vero papa de' Bartoli e priore de' Mughioni... »³⁵.

A l'inverse, celui qui est placé au sommet de la hiérarchie sociale ne saurait changer d'état sans être immédiatement tourné en dérision par ses pairs. Le vêtement est souvent l'indice de ce changement.

Dans la VI, 5 du *Décameron*, Giotto est comique à cause d'un accoutrement inhabituel qu'il a emprunté à un laboureur. De même Sacchetti, évoquant la figure d'un homme de cour, le déclare extravagant « però che quasi visse non come uomo moderato, non come uomo di corte, ma vestito in gonnella bigia, senza mantello, col cappuccio a gote, cinto larghissimo », bref parce qu'il s'habille comme un paysan³⁶.

L'habit est le signe distinctif de l'appartenance à une catégorie sociale déterminée. Le changer c'est donc risquer de troubler l'équilibre social en créant la confusion des rôles et des fonctions.

L'importance du vêtement est aussi attestée par la nouvelle de Griselda. On remarquera sans peine que le marquis dépouille sa fiancée quand il la choisit et la vêt richement, qu'il la dépouille à nouveau quand il la renvoie, qu'il la revêt de nouveau lorsqu'elle retrouve sa place. L'aspect symbolique du changement de vêtements ne saurait échapper dès lors que l'héroïne d'humble condition semble acquérir les vertus nobiliaires en même temps que ses vêtements princiers : « la giovane sposa parve che co' vestimenti insieme l'animo e' costumi mutasse »³⁷. Il est vrai qu'ici le « costume » de marquise ne fait que révéler une noblesse d'âme cachée sous les vêtements de la bergère. Mais l'apparente mutation qui s'opère chez Griselda nous ramène tout de suite

³⁴ *Novellino*, XCV.

³⁵ *Le Novelle*, XXV « cette baguette de roseau, vide et creuse, surmontée d'un coquelicot, nous vous la remettons dignement, en qualité de seul et légitime pape des Bartoli et prieur des Mughioni » (des « Beuglants »).

³⁶ *Trecentonovelle*, CLXV « Il vécut non comme un homme raisonnable, non comme un homme de cour, mais vêtu de toile bise, sans manteau, avec un capuchon à pans très larges ». On peut comparer cette description de Sacchetti avec celle qui nous est donnée par Matazone, successivement du vilain : « En toile grossière/ sa culotte, et sa chemise/ taillée n'importe comment/ enveloppé d'un sayon » et du chevalier : « il était vêtu d'une soie/ toute neuve et colorée/ dans sa main une simarre/ qu'il lace sur lui/ dans sa main un pennon./ sur son dos un manteau/ fourré de vair/ très brillant et clair... ».

³⁷ *Déc.*, X, 10 : « La jeune femme sembla changer d'esprit et de manières en changeant de vêtements ».

aux travers naturels prêtés au vilain par la satire traditionnelle.

Vertu et intelligence sont en effet les choses du monde les moins bien partagées. La bêtise sous ses différentes appellations - ignorance, crédulité, sottise - est le lot de la plupart des personnages rustiques des nouvelles. Quand on sait l'importance qui est attribuée à *l'accortezza* dans les mentalités bourgeoises, on ne s'étonnera pas de trouver sous la plume des auteurs des attaques contre la proverbiale sottise des paysans. Ils sont qualifiés tout à tour de « uomini e donne semplici », « stolta multitudine », « gentaccia senza ragione », etc. Sermini, à qui l'on doit cette dernière définition, précise à propos du paysan venu à la ville que « volendo usare costumi civili, non può e non sa. E accade il più delle volte che per non intendere, detto gli viene il contrario di ciò che vuol dire »³⁸.

Dans de nombreuses nouvelles, la bêtise est donc la principale composante thématique; elle fournit le prétexte à des histoires plaisantes dont le but programmé est le rire facile. Certaines situations exploitent la crédulité du protagoniste à qui l'on fait croire les choses les plus invraisemblables : ainsi, pour Ferondo, persuadé de se trouver au Purgatoire, ou son homologue de la nouvelle de Poggio qui assiste à ses propres funérailles; ou encore Calandrino déclaré « enceint » par un médecin peu scrupuleux³⁹.

Placés dans des situations particulières, ces personnages tendent néanmoins à se confondre dans une catégorie commune, celle des paysans sots et bernés, qui sont la cible des quolibets. Dans la III, 8 du *Décameron*, il est dit clairement que le clergé s'amuse de la simplicité de ses ouailles. Ferondo est présenté en ces termes « Ora avvenne che essendosi molto collo abate dimesticato un ricchissimo villano, uomo materiale e grosso senza modo né per altro la sua dimestichezza piaceva allo abate, se non per alcune recreazioni le quali talvolta pigliava delle sue semplicità...»⁴⁰. De la même façon, les récits qui mettent en scène ce type de personnage rencontrent un succès certain auprès des membres de la lieta brigata : « ciò che di lui (Calandrino) si ragiona non può altro che multiplicar le risa »⁴¹.

Toutefois si les situations évoquées ici appartiennent sans aucun doute au registre comique, le rire qu'elles suscitent semble dépourvu ici de toute intention polémique. Le mépris que nous avons cru déceler dans les portraits

³⁸ *Le Novelle*, XXV : « voulant adopter des manières civiles, il ne peut et il ne sait pas. Et il arrive, la plupart du temps, que faute de comprendre, il dise le contraire de ce qu'il voudrait dire ».

³⁹ *Déc.*, 111, 8; *Facezie*, CCLXVII; *Déc.*, IX, 3.

⁴⁰ *Déc.*, 111, 8 : « Or il advint que cet abbé noua des liens très étroits avec un vilain fort riche, très terre-à-terre et d'un esprit très mal dégrossi; l'abbé n'avait d'ailleurs d'autre motif de se plaire en sa compagnie que l'amusement qu'il tirait de sa naïveté ».

⁴¹ *Déc.*, IX, 3 « Tout ce qu'on dira au sujet de Calandrino ne peut que décupler notre joie ».

pour l'essentiel négatifs se développe dans une autre direction, différente du sarcasme et de la raillerie. A l'exception de Sermini qui destine Mattano - figure du sot vaniteux - à la dérision et au châtement, la plupart des auteurs dénoncent la responsabilité de ceux qui profitent de la naïveté paysanne, notamment les clercs. Ainsi, le *Novellino* et le *Décaméron*⁴² développent tous deux le motif du curé mystificateur qui, par la supériorité que lui confère sa fonction, tire profit de la crédulité de ses paroissiens. Le discours de Frate Cipolla est un modèle de sophistique en son genre : agencé pour séduire les habitants du contado et susciter chez eux un réflexe économique, le récit de son voyage se donne à un public averti comme la parodie d'un récit de pèlerinage aux Lieux Saints. Tirant parti de l'ignorance paysanne (« non erano le morbidezze d'Egitto... in quella contrada quasi in niente... dagli abitanti sapute »)⁴³, le moine invente en effet un itinéraire fabuleux et réel à la fois dans les bas quartiers de Florence, entièrement basé sur une toponymie à double sens. La référence à un savoir réservé aux seuls initiés - le religieux et les « due astuti » et, en marge du récit, *l'allegra brigata*, puis le lecteur florentin - introduit entre l'expression et son contenu une distance qui, n'étant pas perçue par la « stolta moltitudine », va être ultérieurement exploitée. C'est dans ce double jeu de l'adhésion (de la part de la foule) et de la distanciation (opérée par le public cultivé) que s'inscrit en définitive l'intention satirique du conteur : face au monde des sots s'affirme une aristocratie de l'esprit incarnée par le religieux et ses pairs.

Mystifié par les clercs qui abusent de son ignorance pour lui extorquer des aumônes, le paysan est également victime de leur luxure, avec la complicité de sa femme⁴⁴. Le *Décaméron* multiplie les exemples du genre. Citons pour mémoire le légendaire Ferondo (III, 8) et le non moins connu Bentivegna del Mazzo (VIII, 2). Ici encore la satire fait la part belle à la stupidité des rustres, cantonnés dans un rôle passif par les manœuvres de leurs femmes... et de leur curé !

Dans cette catégorie de récits où les paysans se mesurent à des clercs, la supériorité des gens d'église s'affiche surtout dans leur « beau parler ». D'origine rurale, de revenus très modestes comme l'indique la IX, 10 du *Décaméron*, le bas clergé partage la condition de ses ouailles mais il s'en différencie par « l'arte di dire e non dire », par l'art de parler à mots couverts comme le définit Boccace. A l'inculture s'ajoute en effet une ignorance de

⁴² *Novellino*, XCIII; Déc., VI, 10.

⁴³ *Déc.*, VI, 10 : « Les raffinements d'Egypte (n'étaient, à ce jour, presque pas connus) des habitants de cette contrée » .

⁴⁴ L'inverse arrive également mais les exemples sont rares. De plus le dénouement de l'intrigue ne va jamais de pair avec la réussite du personnage. Voir, par exemple, *Déc.*, IX, 5.

langage chez les vilains qui emploient vocaboli contrari a quello ch'essi dir vogliono, siccome non intendenti il significato di essi »⁴⁵.

Parce qu'ils ne connaissent pas l'usage de la langue, les paysans se méprennent sur la signification des mots. Ainsi dans l'épisode de Frate Cipolla où la confusion instaurée entre « pennuti » (oiseaux) et « pennati » (coutelas) contribue à l'évocation d'un univers étrange, semblable en tous points au pays de Cocagne inventé par Maso del Saggio pour berner Calandrino⁴⁶. Un procédé analogue est utilisé, à un niveau inférieur, par le valet du religieux en présence de Nuta qu'il entend séduire par ses talents oratoires (dérivés de ceux de Frate Cipolla). Pour se présenter à Nuta, il avance que « egli era gentile uomo per procuratore e che egli aveva de' fiorini più di millantanove, senza quegli che egli aveva a dare altrui, che erano anzi più che meno, e che egli sapeva tanto fare e dire, che domine pure unquanche »⁴⁷. Misant sur l'ignorance de la servante qui ne doit pas comprendre le mot « procuratore » ou l'expression « che domine pure unquanche », Guccio élabore un discours redondant dont l'effet comique est assuré, à défaut de l'effet tactique, qui est nul.

Le dernier exemple est emprunté à la nouvelle VIII, 2 : voulant séduire Monna Belcolore, le curé de Varlungo lui vante le manteau qu'il va lui laisser en gage : « io voglio che tu sappi ch'egli (il panno) è di duagio infino in treagio e hacci di quegli nel popolo nostro che il tengono di quattragio »⁴⁸ enchérissant sur ce qui, aux oreilles de la Belcolore, peut passer pour un augmentatif.

Le parler du vilain, quant à lui, est objet de dérision chez les auteurs, qui le reproduisent abondamment. Maladroit, il est rempli de redondances et de déformations. Dans la nouvelle de Ferondo, l'Ange Gabriel devient, dans la bouche du protagoniste, « il Ragnolo Braghiello » et dans celle de Monna Belcolore on assiste à la décomposition du langage juridique en pur bruit : « Porto queste cose a ser Bonaccorri da Ginestreto », dit le mari, « ché m'aiuti di non so che M'ha fatto richiedere per una comparigione del parentorio per lo periculator suo il giudice del dificio »⁴⁹

Sermini, pour sa part, dans un passage qui s'apparente à la chronique journalistique, se livre à une « transcription » parodique en introduisant dans le

⁴⁵ *Le Nouvelle*, XXXII ...des mots qui disent le contraire de ce qu'ils veulent exprimer, parce qu'ils n'en saisissent pas le sens » .

⁴⁶ *Déc.*, VI, 10; VIII, 3.

⁴⁷ *Déc.*, VI, 10 : « Il était gentilhomme par procuration et il avait plus de millante-neuf florins, sans compter ses dettes qui étaient même plus que moins, et qu'il savait si bien faire et dire que son seigneur lui-même n'avait jamais fait mieux »

⁴⁸ *Déc.*, VIII, 2 « Sache-le bien, c'est du pur douai et même du 'surdouai'; chez nous, certains en ont même du 'sursurdouai' »

⁴⁹ *Déc.*, VIII, 2 : « Je porte tout ça à messire Bonacorri da Cinestreto pour qu'il m'aide parce que le juge au criminel m'a convoqué par son « procurateur » pour j'sais pas quoi de compuration pâremptoire » .

récit les éléments d'une discussion entre paysans. En voici un extrait : « e mangiato che avemmo, per ristoro mi dé la moglie una camicia ed un palo di mutande tutte logre e do centurelle per le mie cittole; ed ecco fatto che verno cane gli nasca ! O quanto ben dicesti (disse il Piaggia); o non si vergognà ella e lui ? Rispose o tu se' novo, chè lei è una cagna e lui un giudeo mai e' ci sarà del tornaquinci »⁵⁰. Sans vouloir prendre à la lettre les déclarations du conteur qui affirme avoir transcrit « il parlare di Roncone tutto con le risposte », on peut considérer que cette parodie a quelque fondement de vraisemblance. L'emploi de formes et de termes dialectaux (do/due; cittole/bambinette), les exclamations, les interjections, ainsi que la propension à proférer des injures, renvoient à des habitudes de langage qui ne semblent pas avoir beaucoup d'affinités avec la langue parlée par le public distingué ! Cela dit, la véracité du dialogue nous importe moins ici que le point de vue de classe de l'auteur, qui stigmatise certains travers à des fins de ségrégation « raciale ». La suite confirme cette impression : « Poi solitario mi ritrassi in parte solitaria, ove considerai lo stato mio e quelle genti con cui (...) mi conveniva praticare, dai quali la natura mia era in tutto contraria »⁵¹. Loin de constituer un simple intermède comique, les répliques des deux paysans sont ramenées, par le truchement des considérations de l'auteur, à une problématique conforme aux goûts (et aux intérêts) de son public.

Certains conteurs montrent cependant plus de considération pour les rustres. Chez Sacchetti et Sercambi on trouve plusieurs exemples de satire positive dans la représentation du paysan *accorto*, qui finit par confondre grâce à ses réparties quelqu'un de socialement supérieur⁵². On a souvent fait remarquer que, désarmé sur le plan de la logique et du savoir, le paysan trouve un substitut dans la ruse. A part Masetto⁵³ qui doit sa réussite amoureuse et sa richesse à sa capacité de tirer parti des événements, les autres personnages se distinguent par des qualités très différentes, qui vont de l'expérience des hommes et du monde à la finesse d'esprit, en passant par l'intelligence des choses et l'esprit d'initiative. La nouvelle CXCIV du *Trecentonovelle* rapporte comment un paysan usa « d'un subtil moyen » pour se défendre d'un abus de pouvoir. Ailleurs Sacchetti déplore que la justice ne soit pas mieux défendue : « non si trova chi per lui (il men possente) apra bocca o chi giudicar voglia

⁵⁰ *Le Novelle*, XII « Une fois fini de manger, sa femme me donna pour toute récompense une chemise et un caleçon usés jusqu'à la trame et deux ceintures pour mes petites filles, et c'est tout, qu'il en attrape le ver solitaire ! Tu as bien raison (dit Piaggia) ! Ni elle ni lui n'en ont honte ! Il répondit pauvre benêt, elle c'est une chienne et lui un juif, on n'en tirera jamais rien » .

⁵¹ Ibidem « Ensuite je me retirai dans un lieu solitaire, où je considérai mon état et celui de ces gens avec lesquels je devais frayer, alors que ma nature était opposée » .

⁵² *Trecentonovelle*, CLXV; CXCIV; Il Novelliere, CXLI, XIII.

⁵³ *Déc.*, 111, 1.

contro al più possente »⁵⁴. Dans la nouvelle intitulée *De bona ventura*, Sercambi trace le profil d'un aventurier, fils d' « un lavoratore di terra di buona condizione », lequel « con le forze dell'ingegno, sfruttando politicamente le circostanze, diventa condottiere di eserciti e signore della città »⁵⁵. Sans multiplier les exemples, on pourra relever que ces personnages incarnent les vertus sociales chères à la classe bourgeoise : l'esprit de compétition, la recherche de l'occasion favorable, le calcul mais aussi la justice et l'honnêteté.

De manière inverse, mais dans un but similaire, ce type de récit finit donc par exalter tout comme chez Sermini des modèles auxquels l'auteur se trouve lié de quelque manière : le paysan n'est plus dès lors qu'un faire-valoir des valeurs bourgeoises. Dans cette optique, l'affirmation de D. Merlini selon laquelle le type du paysan astucieux - dont Marcolfo est le parangon - « en vient à incarner l'esprit de rébellion » semble forcer le sens des textes⁵⁶.

L'astuce, quoi qu'il en soit, n'est pas toujours appréciée positivement. La capacité de venir à bout d'une difficulté et de dominer les autres grâce à l'intelligence, peut être associé à la tromperie. Dans la *Sferza contro i Villani*, une production populaire de la deuxième moitié du XVe siècle, qui réunit les accusations dont nous avons jusqu'ici fait état, on trouve les accents les plus virulents contre le vilain voleur et rusé :

XLVI « Se tu da' un podere ad un villano
che lavori altre terre che la tua,
pòi dir d'avergli dato il sacco in mano
perchè ti rubi a tutta voglia sua,
di frutte, vino, e olio, e legne, e grano
ne vorrà più di te per ogniuna dua ;
se tu ti duoli che ti tolga il tuo,
dice che quello ha ricolto nel suo »

XLVII « Se tu dai terre a fitto a nium villano,
non fare pensiero d'aver mai l'intero
dal patto della scritta di sua mano,
che ti dimostrerà per bianco nero,
dirà che il temporal sia strano

⁵⁴ *Trecentonovelle*, CXCIV « On ne trouve personne qui ouvre la bouche pour défendre (le plus pauvre) ou qui veuille prononcer un sentence contre le plus puissant » .

⁵⁵ *Il Novelliere*, *De bona ventura* : « Un travailleur de la terre de condition aisée (...), avec les ressources de l'intelligence, en tirant profit habilement des circonstances, devient capitaine de guerre et Seigneur de la ville » .

⁵⁶ Cité par F. NOVATI, op.cit. « le prolétaire, ajoute D. Merlini, prend sa revanche sur le feudataire et le tourne en dérision; il le salit pour exalter les humbles» .

per lui, e mai non ti dirà un vero,
quando gli fia nociuto il secco,o'l molle,
e così t'avrà giunto dov'ei volle.»

XLVIII « Così con la bugia ti fa un resto
con buon pensier d'averti strapagato » .⁵⁷

Dressant une liste des travaux champêtres ainsi que des tâches dévolues aux paysans, l'auteur anonyme énumère progressivement les procédés utilisés par le vilain pour voler son prochain. Aussi accompagne-t-il de conseils son long réquisitoire. Il recommande en particulier à ses lecteurs de surveiller attentivement les travaux, de contrôler les récoltes, d'observer l'attitude des travailleurs, de ne jamais leur parler longtemps, de ne jamais leur rendre service. S'ils nous paraissent outrés, ces propos n'en révèlent que mieux les tensions qui travaillaient la société dans un contexte de « reféodalisation » déjà avancée.

Chez les contemporains de Boccace, on rencontre déjà le même type de soupçons et les mêmes recommandations. Au XVe siècle Sermini, en sa qualité d'exploitant, illustre très bien les préoccupations et les craintes qui viennent de sa condition : « con lui (il villano) non è da pigliar troppa familiarità : ma volendone aver bene, non è da largar la mano, né la borsa, ne nessun suo secreto »⁵⁸. Aussi encourage-t-il ses pareils à serrer la bride, à se montrer dur envers eux, à ne jamais rien leur pardonner car, ajoute-t-il, le vilain n'est pas seulement fourbe, il est plus encore ingrat. On retrouve ainsi, avec ce dernier trait, les chefs d'accusation canoniques contre les rustres.

Plus originale nous paraît être la réflexion menée par le conteur à partir des données de son expérience dans la « Città di Scio liberata de' villani »⁵⁹.

⁵⁷ *La Sferza contro i Villani* . « Si tu confies une propriété à un vilain/ Qui travaille d'autres terres que la tienne/ Tu peux dire que tu lui auras mis un sac dans la main/ Pour qu'il puisse te voler autant qu'il le veut des fruits, du vin, de l'huile, du bois, du grain/ Il en voudra deux fois plus par rapport à toi/ Si tu te plains qu'il t'ôte ton bien/ Il répond qu'il l'a récolté sur sa terre/ Si tu donnes des terres en fermage à quelque vilain/ N'espère pas d'avoir jamais la totalité/ De ce qui était convenu par un écrit de sa main/ Il te fera croire que le noir est blanc/ Il prétendra que l'orage a été malfaisant à son égard,/ il ne te dira jamais la vérité/ Tantôt la sécheresse lui aura nui tantôt l'humidité/ Et ainsi il te mènera où il veut/ Ainsi il te rend la monnaie avec un mensonge/ Avec la conviction de l'avoir trop payé...» .

⁵⁸ *Le Nouvelle*, III : « Il ne faut pas avec lui (le vilain) se montrer trop familier; si l'on veut obtenir quelque chose de lui, il ne faut desserrer ni la main, ni la bourse, ni lâcher aucun secret » .

⁵⁹ Sur les rapports entre cette nouvelle et les préoccupations politiques du Siennois Sermini, cf. Marina MARIETTI, *Le Décaméron chez Sercambi et Sermini*, in *Réécritures*, 2, Travaux du C.I.R.R.I., Université de la Sorbonne Nouvelle, 1984.

Dans la ville de Scio, raconte Sermini, les vilains ont en effet pris le pouvoir, ce qui est contraire aux lois de la nature et de la société. Par la bouche d'un sage il donne les raisons du comportement des vilains en ces termes : « Voi dovete sapere che per natura ogni contadino d'ogni cittadino è nemico : e fa bene al villano quanto sa!, che, perchè in faccia ti rida, sempre dentro ha nascosa la inimicizia, per la invidia d'essergli tu superiore »⁶⁰. Par nature, dit le texte. Pour Sermini la division entre « contadini » et « cittadini », et les conflits qu'elle engendre, procèdent de la « nature », autrement dit d'un ordre qui a remplacé - dans les mentalités bourgeoises - l'ordre voulu par Dieu mais qui n'en est pas moins inattaquable. Le concept « d'ordre » subsiste mais désacralisé. Énoncé en langue vulgaire, il entretient le souvenir des divisions qui existaient au sein de la société féodale entre les nobles et les parvenus terriens. Dans le sillage de Matazone, Sermini entend donc par le biais de cette illusion entretenir les distances entre les habitants du *contado* et les citadins; peut-être cherche-t-il même avant tout à dresser des barrières à l'intérieur même de la bourgeoisie urbaine.

Le contexte de la nouvelle semble corroborer cette thèse. La décadence de la ville de Scio est en effet liée à l'avènement des rustres au pouvoir. Privilégiant leurs intérêts, c'est-à-dire les intérêts du *contado*, ils ont saigné la ville à blanc. Le passage mérite d'être cité dans son entier : « Quando e' ci vennero, non avevano quasi pane che mangiare; ora per loro offizj e per robarie, in meno, di quaranta anni hanno questi tesori raunati dell' entrate della mastice; che camarlenghi sono stati tanti anni, e usurparj di privisioni del contado il quale hanno ingrassato, e la città dimagrata; che, come loro protettori, sempre ne' consigli arano alle loro difese; dando sempre alla città il torto, e a loro ragione, con rilassar loro gabelle e noli, con dar lo' molte assenzioni e rilassi di quello che pagare dovean di ragione. E quando in alcuna condannagione incorrivano, e loro a' ripari con petizioni ai, consigli, e Cerboneo e Ramingo consigliavano per loro arguendo il torto, dicendo : -E' sono povaretti, in quella terra; o quella terra ha pochi uomini non si vogliono cacciare, che si spopolarebbe; scusandogli di ogni omicidio e d'ogni furto, robarie, e assalimenti, o meschie, e d'ogni altro male che facessero; conchiudendo che perdonato li fusse »⁶¹.

⁶⁰ Sermini, op.cit. : « Vous devez savoir que, par nature, tout paysan est l'ennemi de chaque citadin; fais donc au vilain tout le bien que tu peux, puisque, même si en face de toi il est tout sourire, il a toujours caché au fond de lui-même l'hostilité que la jalousie, née du sentiment de ta supériorité, suscite en lui ».

⁶¹ *Ibidem* « Quand ils y arrivèrent, ils n'avaient presque pas de pain à se mettre sous la dent; aujourd'hui, grâce à leurs charges et à leurs friponneries, ils ont amassé, en moins de quarante ans, ces trésors dus aux bénéfices du mastic, car ils ont été camerlingues pendant de multiples années, et usurpateurs des revenus de la campagne qu'ils ont engraisée, tandis qu'ils faisaient

Ce passage est exemplaire dans la mesure où il mélange réalité documentaire et fiction, fondant ensemble des motifs économiques (les vilains au pouvoir ont exonéré d'impôts les habitants des campagnes...) et des topoi issus de la satire professionnelle (la campagne comme lieu de débauche et de crimes... le conteur construit un récit qui paraît reposer dans son ensemble sur une vérité empirique. Or si un certain nombre de données nous fournissent une information directe sur le mode d'échanges existant entre ville et campagne (et indirectement sur le statut d'exploité du paysan), il est indiscutable que la représentation d'ensemble est fortement marquée idéologiquement. Epurée des « vilains urbanisés », la ville de Scio retrouve le calme et l'opulence d'antan tandis que le contado retourne à sa fonction nourricière : « per la quale cosa, dove i villani erano inasiniti, non riverenti, scostumati, impigoriti e tavernieri diventati, costumati e ubbidienti divennero; e la necessaria sollecitudine assai più che nello stato di prima li fece arricchire. Sicchè assai meglio che prima lor censi e gabelle alla città rispondeano »⁶².

L'intérêt de cette nouvelle est qu'elle fonctionne comme un document écrit (réfléchi, construit, non innocent par conséquent) d'une conception du vilain et de sa vocation sociale. Le destin de la ville de Scio fournit en effet à Sermini l'occasion d'une réflexion sur l'ordonnance de la société (résolument dualiste) et sur les rôles respectifs de la ville et du Contado. A la première revient le rôle de dirigeant (tenir le pays en paix et le gouverner), tandis que « le contado fidelissimo e ubbidiente » a pour fonction de fournir la ville en denrées et en argent. En fait on retrouve à la base de cette partition binaire un modèle de société féodale dans laquelle la classe des guerriers (ici, des citoyens) domine une masse paysanne, qui exploite la terre et les fait vivre.

En affirmant la supériorité de la ville sur la campagne, Sermini ne fait que traduire un sentiment commun aux gens de son milieu et de son temps. Comme eux, il condamne toute promotion sociale qui bouleverserait le statu quo. Mais il n'est pas le premier à fustiger la présomption de ceux qui

maigrir la ville; car, en tant que protecteurs de la campagne, ils prenaient toujours sa défense dans les conseils, en donnant sans cesse les torts à la ville, et à eux le bon droit, en dispensant les gens de la campagne des gabelles et des taxes, en leur accordant franchises et remises sur ce qu'ils devaient légalement payer. Et lorsque les vilains encouraient quelque condamnation, ils se mettaient à couvert en faisant pétition aux conseils. Cerboneo et Ramengo les représentaient devant les tribunaux, plaidant le faux pour le vrai et disant : ce sont de pauvres gens dans ce domaine ci, ou : cet autre là compte peu d'hommes; il ne faut pas les chasser car ils se dépeuplèrent. Ainsi les excusaient-ils des homicides, des vols, des rapines, des agressions, des bagarres et de tous les autres forfaits qu'ils commettaient et ils en tiraient la conclusion qu'il fallait leur pardonner »

⁶² *Ibidem* : « C'est pourquoi, là où les vilains étaient devenus des bêtes, sans respect, sans mœurs, fainéants et piliers de cabaret, ils devinrent à nouveau éduqués et obéissants et la diligence qu'ils devaient avoir les fit, plus que dans les circonstances précédentes, s'enrichir. Si bien qu'ils acquittaient à la ville leurs censi et leurs gabelles beaucoup mieux qu'auparavant » .

cherchent à sortir de leur condition. En effet, dans la nouvelle VIII, 5, Boccace raillait déjà les juges et les notaires originaires du *contado* en termes analogues à ceux qu'il devait employer plus tard pour les gouvernants de Florence, « uomini levati più tosto dello aratro e tratti dalla calzoleria, che dalle scuole delle leggi »⁶³.

Il reprenait lui-même ainsi l'ancienne invective de Dante contre les familles enrichies du *contado* qui viennent troubler l'ordre « dentro dalla cerchia antica » (Par., XV, 97). Le thème n'est donc pas nouveau, et ne fait que traduire un phénomène irréversible : l'extension et l'enrichissement des cités est dû pour un large part à ces couches de nouveaux citoyens, prêts à dénoncer à leur tour l'« invasion » de la gente selvaggia. Une satire toujours acerbe dénonce donc ces nouveaux venus. Il suffira de rappeler les considérations de Sermini à ce propos : « come il villano lassa il contado ed alla città per abitare si reduce, non prima s'ha messo il mantello del colore, colle calze solate, che comincia a gonfiare, parendogli essere dei maggiori della pezza »⁶⁴. Par le biais de la vanité, c'est toute une attitude « morale » qui est prise pour cible par le conteur, attitude qui consiste à vouloir paraître aussi riche et aussi noble qu'un homme de bon rang, bref, à vouloir outrepasser les limites de son état. De manière générale, les vicissitudes des parvenus témoignent de la part des auteurs d'une volonté délibérée de rabaisser ces impudents : qu'il s'agisse du modeste Calandrino, ridiculisé pour avoir voulu - à l'imitation des citadins - acheter un lopin de terre ou du marchand Arriguccio Berlinghieri qui a voulu « ingentilire per moglie »⁶⁵.

Ces récits qui aboutissent au châtement des protagonistes « montrent qu'en marge du récit fictif de la nouvelle, le rustre apparaît comme dangereux lorsqu'il cherche à sortir de sa condition et à s'infiltrer dans les couches sociales supérieures. Il peut alors menacer les intérêts des gens en place: c'est pourquoi le conteur le destine à la dérision et à l'échec »⁶⁶.

⁶³ BOCCACE, op.cit. : « qui paraissent des hommes frais émoulus du labour ou de la cordonnerie plutôt que formés aux écoles du droit ».

⁶⁴ SERMINI, *Le Nouvelle*, XXV « dès que le vilain quitte la campagne pour aller habiter à la ville, à peine a-t-il mis la cape de couleur et les chaussons, qu'il commence à se gonfler d'orgueil, persuadé d'être un des citoyens les plus importants du lieu ».

⁶⁵ *Déc.*, IX, 3 : « Calandrino commença à dire qu'il voulait acheter une propriété. Il discutait avec tous les agents d'affaires de Florence, comme s'il avait dix mille florins d'or à dépenser. Mais le marché prenait toujours mauvaise tournure quand on en venait à débattre le prix demandé ».

Déc., VII, 8 « sottement, comme on voit encore les marchands le faire de nos jours, il voulut s'anoblir par mariage ».

⁶⁶ A. FIORATO, *Rustres et citadins dans les nouvelles de Boccaccio*, in *Ville et Campagne dans la littérature italienne de la Renaissance*, tome 1, *Le Paysan Travesti*, C.I.R.R.I., Université de la Sorbonne Nouvelle, 1976.

cf. *Déc.*, VI, 10; VIII, 6; VIII, 2; SERMINI, *Le Nouvelle*, XII.

Menaçant quand il s'introduit en intrus dans la ville, le paysan vivant dans son environnement naturel est montré comme prisonnier d'un monde primitif. Certains conteurs n'ignorent pas la (sous) culture paysanne - réunions en plein air ou danses rustiques - mais ils préfèrent en souligner les traits d'arriération comme les pratiques magiques ou la superstition. Elles ne sont pas l'apanage des seuls *villani*, comme le montrent bien des récits dont l'action se déroule en milieu urbain. Cependant, elles sont saisies à l'état élémentaire - dans une perspective comique - et il arrive aussi qu'elles débouchent sur une accusation, beaucoup plus grave, d'hérésie. Les nouvelles de Donno Gianni (Déc., IX, 10) ou de Calandrino et l'héliotrope d'une part (VIII, 3), la nouvelle de Frate Cipolla (VI, 10) d'autre part, ne font qu'illustrer ce travers. Mais chez Sermini et dans la *Sferza contro i villani*, les attaques sont bien plus virulentes. Le conteur siennois, se moquant de leurs « grossolani atti di divozione » et des « orazioni alla montanara » qualifie les fidèles de « Pattarini rinnegati »⁶⁷. Et la *Sferza* contient l'accusation la plus grave :

« e' furon quei che di lor proprie mani
presono, e flagellorno il tuo Signore
e crocifissol, que' perfidi cani » .⁶⁸

Assimilés aux Juifs en qualité de bourreaux du Christ, les paysans, véritables boucs émissaires, sont donc voués à la haine populaire. De là à faire du travail qui leur échoit un châtement salutaire, il n'y a qu'un pas.

Nous revenons ainsi, par un long détour, au postulat de départ : ce qui différencie le paysan des hommes des deux autres ordres, c'est sa tâche. Même quand le travail, sous la poussée de nouvelles catégories sociales (artisans, marchands, etc...) deviendra une valeur de référence (non sans de vives réticences chez les hommes de culture), le travail du « laboureur » continuera à être objet de mépris, marque d'infériorité. Dans une étude consacrée aux métiers et professions, Jacques Le Goff montre que dès le XIII^e siècle un nouveau clivage des classes sociales s'opère sur la base du travail manuel. Si l'oisiveté n'y a plus d'avenir comme valeur sociale et éthique, le travail en soi est différencié : d'un côté ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, en face les

⁶⁷ SERMINI, *Le Novelle*, XIV. Cette description est l'occasion pour Sermini d'une nouvelle parodie du langage « Parfois ils lançaient si fort « dame bisodia » et « dismitte nobisse'l, ainsi que d'autres expressions mal construites, que le prêtre depuis son autel ne pouvait rien comprendre et que tout homme, même le plus affligé, n'aurait pu se retenir de rire » .

⁶⁸ *La Sferza contro i Villani*, texte recueilli par D. MERLINI in *Saggio di ricerche sulla satira contro il villano*, Torino, Loescher, 1894, 229 p.
« ce sont eux qui saisirent de leurs mains ton Seigneur, qui le flagellèrent/ et le crucifièrent, ces chiens perfides » .

« manouvriers »⁶⁹. Une frontière est donc établie, qui sépare une couche supérieure de la société, le patriciat bourgeois - des couches inférieures les « *meccanici* » : petits artisans, compagnons ouvriers et, bien sûr, paysans. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que la nouvelle aristocratie adopte à l'égard des paysans le même comportement que les anciens féodaux. S'il n'est plus asservi, le paysan est dans les faits écrasé par les emprunts et les obligations que lui impose le propriétaire. De même il reste attaché au sol par un certain nombre de mesures juridiques. De manière générale la ville se conduit à l'égard du *contado* en véritable seigneur, achetant à bas prix ses produits, lui imposant ses marchandises, l'assujettissant à son économie. Quant au paysan immigré, il est dans une situation plus précaire encore : partageant la condition des sous-prolétaires, il entre en concurrence avec eux, s'attirant, nous l'avons vu, la haine de ses semblables ; riche, il représente une menace pour les gens en place, ce qui lui vaut d'être tenu à distance. Bref, quelle que soit sa condition, le paysan qui a émigré en ville constitue un danger pour les citadins.

Menacés dans leurs privilèges, ceux-ci forment un front commun. Les textes que l'on a examinés portent la trace de cette peur que l'on peut qualifier d'ancestrale. Peur des soulèvements paysans dans la campagne, de la révolte dans les villes, doublée de la crainte chez les citadins riches ou moins riches de se voir dépossédés de leurs biens ou de leur travail par cette catégorie d'« étrangers ». Malgré les différences que l'on peut noter au passage, les couches supérieures adoptent une même stratégie de défense : en maintenant d'abord les ruraux dans un état de dépendance économique, ensuite en les situant dans un système de valeurs, en justifiant leur position par un ensemble d'arguments « psychologiques ». La description du paysan sale, hirsute et puant est un exemple de ce type d'argumentation qui proclame une différence au nom d'une inégalité naturelle. A cela s'ajoutent les accusations de mensonge, de fraude et de vol destinées, semble-t-il, à créer autour du *villano* un climat de méfiance. La satire est donc à considérer comme une arme de combat utilisée à des fins préventives.

Dans ces conditions, on ne peut s'attendre à trouver des évocations fidèles du monde rural puisque l'objectif visé est ailleurs. En revanche, on ne s'étonnera plus de rencontrer sous la plume d'auteurs aussi différents qu'un Matazone ou un Sacchetti, les mêmes caractères descriptifs appliqués aux personnages ruraux. Ici comme ailleurs, l'originalité est à rechercher dans l'agencement de thèmes hérités de la tradition plutôt que dans la perspicacité des auteurs.

⁶⁹ J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age : métiers licites et métiers illicites*, Paris, Gallimard, 1977, P. 106.

Que la satire du vilain constitue une arme de défense est donc évident. Mais il est troublant que son contenu, c'est-à-dire le type de représentation qu'elle propose, ait résisté à l'usure des siècles et aux changements des mentalités⁷⁰.

Si la satire est un moyen d'exorciser le danger dont la paysannerie est « naturellement » porteuse, elle semble répondre aussi à un besoin plus profond de différenciation. D'après les textes étudiés, il semble bien que le paysan soit effectivement destiné à incarner le rôle de victime, aimantant vers sa personne toutes les tensions et toutes les haines, assouvissant aussi un désir de supériorité chez ses contemporains. On a eu l'occasion de voir que les travers du rustre mettaient en valeur par antithèse les qualités des autres membres de la société et, en particulier, que les conteurs ne manquaient pas d'affirmer la supériorité du *cittadino* sur le *contadino*, en le vouant - entre autres choses - à la risée publique. Haïssable parce que différent, le *villano* ne saurait exister autrement que par cette différence, dont chacun a besoin pour nourrir sa passion antagoniste.

Ainsi s'explique peut-être le fait que le paysan soit maintenu en marge de la société, sans en être totalement banni. Pour que la différence puisse jouer, il faut qu'il y ait un possible transfert puis un rejet; il faut en d'autres termes que la victime désignée - paysan ou juif, parfois, nous l'avons vu les deux confondus - ne soit ni trop ni pas assez étrangère à la communauté. Par là s'éclaire aussi, croyons-nous, l'ambiguïté qui entoure la figure du paysan qui, d'une part, assure la survie de la société et, d'autre part, se trouve sacrifié sur un plan symbolique. Formellement intégré à la société en tant qu'être humain, il est soumis à un processus de « déshumanisation » dans le contexte littéraire. C'est ainsi par exemple que, en partant d'une donnée extérieure - la proximité de l'homme et de l'animal - on transforme cette contiguïté en une identification entre la bête et l'homme, faisant ainsi du *villano* une espèce à part⁷¹.

Le vilain remplit ainsi une double fonction nourrir le corps social, et le libérer de ses humeurs nocives, le remède participant de la même nature que le mal. Le texte de Sermini est éclairant sur ce point. La ville de Scio peut être en effet comparée à un organisme malade, affaibli par un mauvais traitement. La crise « politique » est ici assimilée à une maladie qui peut conduire soit à la mort soit à une guérison, qui ne peut survenir que par l'expulsion des germes nocifs : les vilains, qui n'auraient pas dû s'introduire dans l'organisme citadin.

Par le truchement de la satire, une société s'immunise donc contre les

⁷⁰ Aujourd'hui encore le terme *burino* (qui désignait autrefois l'ouvrier agricole romagnol) est employé pour désigner une personne « rozza e ignorante », ignorante et grossière (Palazzi).

⁷¹ Rappelons à titre de curiosité que dans les systèmes proprement rituels qui nous sont familiers, les victimes sont presque toujours des animaux.

agressions extérieures. Elle renforce ses défenses en instituant symboliquement un agresseur, un intrus qu'il faut chasser hors de la place. En même temps elle canalise les tensions intestines, les rivalités; elle polarise sur la victime des germes de dissension partout répandus et les dissipe en leur proposant un assouvissement partiel. Sans vouloir étendre cette analyse à toute satire, nous pensons qu'elle rend compte de la représentation littéraire du vilain.

Claire CABAILLOT